



## Chapitre 13 : La Frontière d'Or

Par Selen

Publié sur [Fanfictions.fr](https://www.fanfiction.fr/).

[Voir les autres chapitres.](#)

Le murmure de l'eau possédait ici une fréquence cristalline, une vibration si aiguë et si pure qu'elle en paraissait irréaliste, presque artificielle à nos oreilles encore saturées par le fracas des tambours et le rugissement du feu. Je m'arrêtai un instant, les sens aux aguets. Dans les entrailles de la Moria, le liquide n'était qu'une présence morte, une sueur de roche huileuse et stagnante, chargée de secrets putrides. Ici, le Nimrodel bondissait sur des galets de quartz avec une vitalité indécente. Sa clarté était si vive, si insolente, qu'elle semblait vouloir laver par sa seule mélodie la croûte de suie qui collait à ma peau. Mais pour moi, cette musique n'était qu'une dissonance insupportable. Elle tentait de panser de force des plaies que je refusais de voir se refermer. Chaque note joyeuse du ruisseau résonnait contre mes tempes comme une insulte à sa mémoire, un déni de la tragédie que nous venions de vivre. Le rire cristallin de l'eau me donnait la nausée. Il chantait la vie là où tout en moi n'était que deuil et silence. Je marchais loin derrière la Communauté, laissant un espace de sécurité entre leur douleur et la mienne. Mes bottes de cuir s'enfonçaient dans une mousse d'un vert trop tendre, si dense qu'elle dévorait le moindre bruit de mes pas, nous transformant en une procession de spectres muets errant dans un sanctuaire interdit. Je me glissais entre les troncs immenses des *mallorns*, ces piliers d'argent dont les cimes se perdaient dans un dôme de feuilles d'or, mais pour la première fois de ma vie, l'ombre ne me protégeait plus. Je me sentais tragiquement exposée. Cette forêt était trop pure, figée dans une perfection que le temps n'osait plus effleurer du doigt. Pour une exilée comme moi, habituée à la boue des chemins de traverse et à la poussière âcre des routes de l'Est, la Lothlórien ressemblait à un palais de verre où chaque mouvement était épié. Dans cet écrin de lumière absolue, je devins consciente de ma propre laideur. La moindre tache de sang séché sur mes jointures, le cuir noirci et déchiré à mon épaule, l'odeur de soufre qui émanait de mes cheveux... tout cela sautait aux yeux comme une profanation. J'étais une balafre sur un visage parfait. J'étais la seule ombre, sombre et poisseuse, dans un monde qui semblait avoir effacé jusqu'au concept même de l'obscurité.

« Tu devrais te laver le visage, Alya, » dit Legolas.

Il avait ralenti son pas, ajustant sa cadence à la mienne avec une aisance qui me paraissait presque insultante. Sa démarche était redevenue cette glissade aérienne, une fluidité si parfaite qu'il semblait ne pas marcher, mais flotter à quelques millimètres du tapis de feuilles mortes. Là où mes bottes s'enfonçaient lourdement dans la mousse, laissant des empreintes de boue et de fatigue, les siennes ne faisaient pas même frémir un brin d'herbe. Je sentis son regard se poser sur moi, mais je refusai de tourner la tête. Je savais ce que j'y trouverais. Ses yeux clairs, d'un bleu limpide comme une source de haute montagne, absorbaient et reflétaient l'éclat doré de la forêt avec une sérénité cristalline. Il n'y avait plus en lui aucune trace de la poussière de la Moria, aucune ombre de la terreur du pont. Cette paix intérieure, cette capacité à redevenir pur

au contact de son élément, m'exaspérait plus que n'importe quelle blessure. Il semblait être en communion totale avec ce sanctuaire, tandis que moi, je n'y étais qu'une anomalie traînant ses cadavres.

« Le sel de tes larmes et la suie de la mine ne te vont pas au teint, » ajouta-t-il, sa voix baissée d'un ton.

« Garde tes conseils de beauté pour les Elfes de salon, Vertfeuille, » répliquai-je.

Ma voix trembla imperceptiblement, une minuscule fêlure dans mon armure d'effronterie. Je sentais la suie de la mine contre mes pommettes, cette pellicule grise et âcre qui me collait à la peau. Je refusais de laisser la pureté de cette forêt effacer ma crasse. Pour moi, cette poussière n'était pas de la saleté. C'était une relique. C'était tout ce qu'il me restait de lui, du fracas du pont de Khazad-dûm et de la réalité brutale du monde d'en bas. En la gardant sur moi, j'avais l'impression de retenir encore un peu de son dernier combat, d'empêcher la mort de devenir un souvenir trop propre, trop lointain. Si je me lavais, si je devenais aussi lumineuse que ces arbres, j'aurais l'impression de l'avoir définitivement abandonné aux ombres. Soudain, le silence de la forêt changea. Ce n'était plus le calme apaisant de la nature qui respire. L'air, quelques instants plus tôt chargé de parfums de fleurs, devint soudain immobile, comme si chaque feuille de *mallorn* retenait son souffle. Je m'immobilisai, le pied encore à demi enfoncé dans la mousse. Chaque fibre de mon être, chaque muscle de mes jambes se tendit jusqu'à la limite de la rupture. Ma main, guidée par un instinct plus vieux que ma douleur, glissa avec une lenteur calculée vers les pommeaux froids de *Larmes Sombres*. Le contact du métal contre ma paume fut un choc électrique, un réconfort glacé qui me rappela que, même dans ce sanctuaire, la mort pouvait surgir à tout instant. À mes côtés, Legolas s'était mué en une statue de nacre. Il ne bougeait plus, pas même un cil, mais son corps tout entier semblait projeter ses sens vers les hauteurs. Sa tête était légèrement inclinée, ses narines frémissantes pour capter une odeur étrangère au bois, tandis que ses yeux, d'une clarté de cristal, scrutaient les *telains*. Ces plates-formes de bois, perchées si haut dans l'entrelacs des branches dorées, étaient des nids de prédateurs, si parfaitement fondues dans le feuillage qu'elles ne se trahissaient que par le vide qu'elles créaient dans la lumière. Je sentais les pointes des flèches invisibles fixées sur mon cœur, et dans ce silence de mort, le battement de mon propre sang dans mes tempes résonnait comme un tambour de guerre.

« On ne nous regarde pas, on nous vise, » murmurai-je, sentant le regard des archers sur ma nuque comme une pointe d'acier.

Aragorn s'immobilisa au bord du ruisseau, ses bottes de voyageur s'arrêtant net sur la rive de quartz. Il ouvrit lentement les mains devant lui, paumes tournées vers le ciel, dans une posture de vulnérabilité totale. C'était un geste de paix ancestral, une reconnaissance de la souveraineté des Galadhrim, mais dans l'éclat cru de la clairière, il me parut d'une dérisoire fragilité. Je fixai ses mains nues, dépourvues de ses gants de cuir, exposées à la lumière dorée qui tombait des cimes. Elles semblaient si petites, si humaines face à l'immensité invisible des arcs tendus dans l'ombre. Voir cet homme, ce chef qui nous avait guidés à travers les flammes de la Moria, offrir sa gorge et ses flancs à une menace qu'il ne pouvait même pas nommer, fit monter en moi une bouffée de mépris mêlée de terreur. Il acceptait leur jugement avant même

que nous ayons pu justifier notre présence, transformant notre troupe de guerriers en une file de suppliants désarmés.

« "Le voyageur ne peut faire un pas dans ces bois sans être vu par les Seigneurs de la Galadhrim", » récita-t-il, sa voix résonnant avec une humilité inhabituelle.

« Dites-leur de se montrer, alors ! » lançai-je, mon irritation masquant mal le battement désordonné de mon cœur. « J'ai horreur des arcs qu'on ne voit pas. C'est le courage des lâches. »

Le silence qui suivit ma provocation ne fut pas rompu par un souffle ou un craquement de branche, mais par une vibration qui sembla naître au cœur même du bois. Puis, une voix tomba des hauteurs, s'abattant sur nous. Elle possédait une sonorité inhumaine, aussi froide et tranchante que le givre. Ce n'était pas le timbre d'un homme caché dans les feuillages. Elle semblait émaner de la sève des *mallorns*, de la terre ancienne et de l'air vicié par notre présence. C'était une voix qui ne demandait rien, mais qui décrétait, une résonance souveraine qui vibra jusque dans ma cage thoracique. En l'entendant, le monde parut perdre ses couleurs, réduit à cette seule menace invisible qui planait au-dessus de nos têtes, nous rappelant que dans ce royaume, même le vent avait des oreilles et que la forêt elle-même nous jugeait.

« L'Elfe de la Forêt Noire respire si fort que nous aurions pu l'abattre dans le noir. »

Les ombres elles-mêmes parurent se détacher des troncs. Plusieurs silhouettes encapuchonnées de gris argenté glissèrent le long des branches, descendant vers nous avec une légèreté surnaturelle, comme si la gravité n'avait aucune prise sur leurs corps de nacre. Elles s'y déposaient sur le sol sans faire frémir une seule feuille morte, faisant corps avec l'écorce pâle des *mallorns* jusqu'à la dernière seconde. Leurs arcs étaient déjà encochés, les cordes tendues dans un murmure de soie qui nous encerclait. À leur tête, une silhouette se détacha de la lumière dorée pour s'avancer vers nous avec une autorité royale. C'était un Elfe à la stature imposante, dont la seule présence semblait faire baisser la température de la clairière. Ses cheveux, d'un argent liquide et froid, encadraient un visage aux traits si réguliers qu'ils en devenaient effrayants, d'une noblesse impitoyable qui ne laissait place à aucune faiblesse. Son armure de cuir clair, polie comme de l'ivoire, brillait d'un éclat discret, lunaire, captant les rares reflets qui perçaient la canopée. C'était Haldir. Sa réputation de gardien inflexible le précédait, mais le voir ici, dans son royaume d'or, le rendait presque irréel. Ses yeux, d'un gris d'orage lourd de tempêtes passées, commencèrent leur inspection. Ils passèrent sur Aragorn avec une méfiance polie, reconnaissant le chef mais doutant de l'homme. Ils saluèrent ensuite Legolas d'un respect distant, d'un Elfe à un autre, avant de dévier lentement, trop lentement, pour se fixer sur moi. Inflexible, il ne chercha pas à voir une alliée, encore moins une compagne du Porteur de l'Anneau. Il vit une anomalie, une erreur dans l'harmonie de son jardin sacré. Il détailla mes yeux violets, cette teinte interdite du crépuscule et des présages, puis ma tenue de rôdeuse, déchirée, maculée par la boue et le sang séché. Je sentis son dégoût presque physique alors qu'il percevait, sous les parfums de la forêt, l'odeur de soufre, de charogne et de haine qui émanait de moi comme une fumée noire. Pour lui, je n'étais pas une invitée. J'étais la contagion que la Moria avait crachée sur son seuil.

« Une fille des Éclipses en Lothlórien ? » dit-il enfin.

Une légère moue de dédain, presque imperceptible si elle n'avait pas été si lourde de sens, étira lentement ses lèvres fines. C'était le pli d'une bouche qui n'avait connu ni la soif, ni les cris de guerre, ni le goût âcre de la poussière des mines. Puis, il amorça un mouvement. En se rapprochant, sa présence m'écrasa sous le poids de sa perfection. À chaque centimètre gagné, l'éclat de son armure et la clarté de sa peau me renvoyaient l'image de ma propre déchéance. Je sentais mon sang s'échauffer sous l'insulte de sa proximité. Il était le miroir de tout ce que je n'étais plus. Pure, intouchable, ordonnée. Il ne m'intimidait pas par sa force, mais par cette harmonie absolue qui, dans cet instant, agissait sur moi comme un poison lent, m'étouffant par sa seule absence de défauts.

« Les temps sont en effet plus sombres que je ne le pensais, si même les parias de ton sang cherchent refuge sous l'or de la Dame. »

Son regard ne fit qu'effleurer l'héritier d'Isildur, lui accordant à peine la reconnaissance due à son rang, avant de dévier avec une hâte presque méprisante vers le reste de la troupe. Il balaya nos visages épuisés, nos vêtements en lambeaux et notre détresse avec la froideur d'un juge examinant des preuves accablantes. Il ne cherchait pas de la douleur, il cherchait des failles. C'est alors que son regard percuta Gimli, et l'air parut soudain changer de densité, devenant aussi lourd que le plomb. Je vis ses doigts longs et grâcles se crispier. Le mouvement était d'une précision effrayante. Ses phalanges se refermèrent sur le bois poli de son arc, et le craquement sec, presque métallique, de ses gants de cuir résonna contre les troncs des *mallorns* comme un coup de tonnerre dans un ciel pur. D'un même mouvement, avant même que ma conscience ne valide le danger, mon corps répondit. Je fis un pas en avant, le buste basculé, déplaçant mon centre de gravité pour une frappe potentielle. Mon pouce vint se loger sur la garde de Larmes Sombres, sentant le froid de l'acier contre ma peau maculée de poussière. Autour de nous, le temps s'arrêta. La forêt elle-même sembla retenir son souffle, le vent mourant dans les branches. Tout devint immobile, suspendu aux ombres mouvantes des feuilles d'or qui tachaient le sol comme des éclats de lumière brisée, tandis que le destin de la Communauté oscillait sur le fil d'un arc tendu.

« Un Nain, » dit enfin Haldir.

Sa voix ne s'éleva pas. C'était une expiration chargée d'un mépris distillé goutte à goutte par des siècles de rancœur et de méfiance. Je fixai ses pieds, immobiles sur le tapis de verdure, et je crus voir l'herbe elle-même se rétracter. Sous l'impact de ses mots, les brins de soie verte semblèrent frissonner, se courbant comme sous l'effet d'un givre invisible qui aurait soudainement mordu le sol. Ce murmure de dédain ne s'adressait pas seulement à Gimli, il semblait condamner la terre entière à rester pure de tout contact avec le monde d'en bas, prolongeant le silence de la clairière jusqu'à ce qu'il devienne une douleur physique dans mes oreilles.

« Depuis les Jours Anciens, aucun de sa race n'a foulé l'herbe de Caras Galadhon. Nous ne respirons pas le même air, Rôdeur. La terre sous vos pieds se souvient des trahisons que ton cœur semble avoir oubliées dans ta hâte. »

« Il voyage avec nous sous la protection de la Maison d'Elrond, » intervint Aragorn, sa voix posée.

Aragorn ne broncha pas. Devant la menace de l'arc de Haldir, dont la pointe d'argent semblait déjà chercher son cœur, il demeura immobile. Il ne fit aucun geste vers son épée, ne chercha pas à se protéger. Cette absence totale de crainte était en soi une démonstration de force qui parut troubler l'air entre eux. Mais c'était dans son regard que tout se jouait. Ses yeux gris, d'ordinaire voilés par la prudence du Rôdeur, brillaient en cet instant d'une lumière ancienne héritée de lignées royales que le temps n'avait pu éteindre. C'était une volonté tranchante qui ne laissait place à aucune brèche, aucun compromis. En soutenant le regard d'Haldir, il ne demandait pas l'asile. Il l'exigeait au nom de serments oubliés, forçant l'Elfe à voir, derrière la suie et les haillons, la majesté d'un homme que nul arc ne pourrait faire plier.

« Sa hache a servi la cause de la lumière dans les ténèbres de la Moria. Il a versé son sang sur le pont là où la plupart des vôtres n'oseraient même pas porter le regard. »

Haldir ne parut pas ému par la bravoure du Nain. Pour lui, la vaillance d'une créature de la terre n'était qu'une curiosité barbare, dénuée de noblesse. Sa lèvre supérieure se retroussa imperceptiblement, un spasme de dégoût si fugace qu'il aurait pu passer pour un tressaillement de l'air, s'il n'avait pas été chargé de haine. Ce mouvement précéda la lente dérive de son attention vers moi. Au moment où ses pupilles se fixèrent sur les miennes, je sentis un froid plus vif que la morsure de la neige sur les pentes du Caradhras s'insinuer dans ma gorge et envahir mes poumons. Il m'étudia avec une minutie insultante, ne m'accordant pas le bénéfice du doute que l'on offre à un voyageur égaré. Ses yeux d'orage, d'un gris métallique et sans fond, s'attardèrent avec une insistance pesante sur mes prunelles violettes. Dans ce jardin de lumière dorée, cette teinte de crépuscule, marque indélébile de ma lignée exilée et maudite, ressortait comme une balafre violente sur la pureté immaculée de la race elfique. Je restai immobile, le souffle court, tandis que son regard descendait centimètre par centimètre. Il s'attarda sur la suie qui creusait mes traits, soulignant mes cernes et ma fatigue, puis glissa sur mes mains où le sang noir des Orques s'était incrusté sous mes ongles. Sous son examen, je ne me sentais plus comme une guerrière ayant survécu à l'impossible, mais comme une erreur de la nature, une tache de goudron jetée sur un autel d'argent. Chaque détail de ma déchéance physique devenait, sous ses yeux, une preuve de ma corruption intérieure, faisant de ma simple présence une insulte vivante à la perfection de son royaume.

« Je croyais votre race éteinte, ou du moins confinée dans les souvenirs amers que l'on brûle pour oublier. Que vient faire une porteuse d'ombre dans le Royaume de Lumière ? Ton sang est trouble. Il porte l'odeur du fer, de la cendre et de la défaite. »

Je me sentis bouillonner, non pas comme une simple irritation, mais comme une remontée de lave, une chaleur liquide et furieuse qui naquit au creux de mon ventre pour envahir mes membres. Cette brûlure chassa instantanément le froid de son dédain, consumant le givre qu'il avait tenté d'installer dans mes poumons. C'était la rage des opprimés, le feu de ceux que l'on a trop longtemps regardés de haut, et elle me rendit soudainement ma force. Ma peau picotait sous l'afflux du sang, et dans mes oreilles, le silence de la forêt fut remplacé par le battement sourd et rythmé de mon propre cœur, tambourinant un appel au combat. Je m'avançai d'un pas

sec, le talon frappant le sol avec une fermeté qui fit voler un éclat de terre et de mousse. Ce mouvement unique suffit à briser la distance de courtoisie, cette zone tampon de pureté, qu'il s'efforçait si ostensiblement de maintenir entre sa perfection et ma souillure. En envahissant son espace personnel, je sentis l'air changer de nature. La fraîcheur du bois fut balayée par l'odeur de fer et de suie qui émanait de moi. Je vis un éclair de surprise, presque imperceptible, traverser ses yeux d'orage alors que je l'obligeais à baisser les yeux pour soutenir mon regard.

« Mon sang est peut-être trouble, Haldir de la Lothlórien, mais il n'est pas figé dans la sève comme le vôtre, » répliquai-je avec une morsure dans la voix. « J'ai vu le Balrog. J'ai vu Gandalf tomber pour que vous puissiez continuer à polir vos arcs sous vos feuilles dorées. Pendant que vous attendez que le monde oublie votre existence, le monde, lui, brûle. Si ma crasse offense vos yeux délicats, fermez-les. Mais ne remettez pas en cause ma place ici. J'ai payé mon droit de cité avec des larmes que votre immortalité est incapable de comprendre. »

Un murmure choqué parcourut les rangs des gardes sylvains, une onde de désapprobation qui se propagea d'archer en archer comme une traînée de poudre. C'était un bruissement sec et désagréable semblable à celui de feuilles mortes froissées par un vent mauvais annonçant l'orage. Le silence sacré de la Lórien venait d'être profané par une voix étrangère, et je sentais le poids de vingt arcs invisibles se raffermir dans les hauteurs. Ils n'attendaient qu'un signe, un battement de paupière de leur chef pour transformer ce sanctuaire en un charnier doré. C'est alors que Legolas bougea. Son mouvement fut d'une lenteur délibérée, presque solennelle, pour ne pas provoquer de réflexe létal chez ses cousins Galadhrim. Il fit un pas vers moi, sa silhouette s'interposant partiellement entre le regard incendiaire d'Haldir et ma propre fureur. Je sentis sa main se poser sur mon épaule. Son contact fut léger, à peine perceptible à travers le cuir de ma tunique, mais elle eut l'effet d'une décharge glacée. C'était un avertissement muet, une prière silencieuse de ne pas aller plus loin, mais j'y perçus aussi un ancrage désespéré. Sa paume était une bouée jetée dans la tempête de mes sens, tentant de me ramener sur le rivage de la raison pour m'empêcher de commettre l'irréparable. Dans ce contact, il y avait tout le poids de notre amitié née dans le sang de la mine, et l'aveu tacite que, si je frappais, il ne pourrait rien faire pour m'épargner le châtement.

« Haldir, elle a combattu à mes côtés, » dit-il avec une autorité tranquille qui imposa le silence. « Sa loyauté ne fait aucun doute, même si sa langue est... peu accoutumée à la courtoisie feutrée des Galadhrim. »

Haldir esquissa un sourire, mais le mouvement fut si dénué de chaleur qu'il en devenait plus effrayant qu'une menace ouverte. Ce n'était rien de plus qu'un étirement mécanique de ses lèvres fines, une contraction musculaire précise qui ne servait qu'à dévoiler la perfection de ses traits sans en altérer la dureté. Je fixai ses yeux, cherchant une trace d'ironie ou de lassitude, mais l'expression n'atteignit jamais ses prunelles de glace. Ses yeux de gris d'orage restèrent fixes, immobiles, observant ma colère avec la neutralité d'un sommet enneigé face à un incendie de forêt. Ce sourire était un mur, une frontière de courtoisie glacée qui me signifiait que, pour lui, je n'étais pas un être de chair et de sang, mais un problème politique à gérer, une souillure tolérée par nécessité. Dans ce silence suspendu, l'immobilité de son regard rendait le geste de ses lèvres étrangement grotesque, comme le masque d'une statue qui s'amuserait de la fin d'un monde.

« La loyauté est une chose, la souillure en est une autre. Vous entrerez, puisque le Seigneur et la Dame le souhaitent. Mais le Nain marchera les yeux bandés. C'est le prix pour sa survie sur cette terre. Et toi, Alya... tâche de ne pas laisser tes ombres s'accrocher à nos arbres. La Lórien rejette ce qui est impur. »

« Bandez les yeux de qui vous voulez, » crachai-je en me tournant vers Gimli, qui fulminait, la barbe tremblante de fureur contenue. « Mais si l'un de vous touche à mes dagues ou tente de me masquer le ciel, je lui apprendrai comment on traite les invités chez les gens qui ont encore un cœur sous leur armure de cuir. »

On nous imposa alors une marche sous escorte, un cordon de gardes argentés qui se déploya autour de nous avec une grâce létale, une chorégraphie si fluide qu'elle en devenait terrifiante. Ils nous encerclaient, leurs silhouettes de nacre formant une cage mouvante qui nous traitait non comme des alliés, mais comme des prisonniers de haut rang dont on craignait la contagion. Nous nous enfonçâmes vers le cœur de la forêt, direction Caras Galadhon, traversant des clairières d'une beauté si absolue qu'elle en devenait agressive. Sous nos pieds, les fleurs de *lissuin* écrasées exhalaient un parfum trop lourd, une fragrance de miel et de sève si sucrée qu'elle devenait étouffante, s'engouffrant dans ma gorge comme pour y étouffer l'odeur de la suie. Chaque pas sur ce tapis de mousse parfaite était une épreuve, une lutte viscérale contre l'instinct de mon sang qui me hurlait de fuir, de retrouver la liberté sauvage et honnête des chemins de boue. Ici, sous l'or immuable et souverain des *mallorns*, la nature ne m'offrait aucun refuge. La lumière elle-même, filtrée par les feuilles d'argent, semblait peser sur mes épaules comme un regard accusateur. Je pris conscience, dans le rythme lent de notre marche, que nous n'étions pas entrés dans un sanctuaire de paix. Pour moi, la Lothlórien n'était qu'un tribunal de lumière, une cathédrale à ciel ouvert où le temps s'était arrêté pour mieux nous juger. Dans cet éclat sans faille, chaque lambeau de ma robe, chaque cicatrice sur mon âme et chaque ombre que je traînais derrière moi n'étaient plus des marques de survie, mais des preuves de culpabilité. Sous le soleil éternel de la Dame, ma simple existence était devenue un crime de lèse-majesté.

La colline de Caras Galadhon s'imposa à nous avec la lenteur d'un mirage prenant corps, une sentinelle de rêve surgissant de l'écume dorée des bois. Elle était ceinte de murs de verdure si denses, si imbriqués, qu'ils semblaient avoir été tissés par des siècles de sortilèges plutôt que d'avoir poussé de la terre. À ses pieds, des fossés profonds, semblables à des entailles de miroir, recueillaient l'eau du Nimrodel. Le liquide s'y écoulait avec un murmure d'argent, une plainte cristalline et rythmée qui semblait murmurer un avertissement, interdisant l'accès aux cœurs impurs et aux âmes trop lourdes. Je restai un instant au bord de cette eau, fascinée par la limpidité du courant qui semblait dédaigner la poussière sur mes bottes. Mais ce qui finit par me couper le souffle, et je détestais admettre que mon cynisme, cette armure de fer forgée dans l'exil, puisse encore se fissurer, c'était la lumière. Ce n'était plus l'éclat brûlant d'un soleil impitoyable, ni cette ombre poisseuse qui nous avait traqués sous la terre. C'était une clarté captive, une poussière d'étoiles devenue substance vive, flottant dans l'air comme une brume de diamants suspendue. Des milliers de lanternes, douces comme des éclats de lune arrachés au firmament, nichaient au creux des feuilles de *mallorn*. Elles ne brûlaient pas. Elles irradiaient.

Caras Galadhon ne connaissait pas la nuit telle que les hommes la craignent. Elle respirait dans un crépuscule éternel et sacré, un entre-deux mondes où le temps, épuisé par sa propre course, semblait avoir enfin déposé les armes pour contempler sa propre beauté. Sous ce dôme de clarté, l'air lui-même semblait plus dense, chargé d'une paix si ancienne qu'elle en devenait terrifiante pour ceux qui, comme moi, ne connaissaient que la guerre.

« C'est... c'est magnifique, » murmura Sam.

Je tournai la tête vers lui et ce que je vis me glaça. Ses yeux ronds étaient démesurément écarquillés, dilatés par un émerveillement si total, si sans défense, qu'il me fit physiquement mal, une pointe d'acier s'enfonçant dans ma propre culpabilité. Les iris de Sam, d'ordinaire si simples et si chaleureux, étaient devenus des prismes. Ils reflétaient les lumières argentées de la cité avec une clarté insoutenable, semblables à deux étangs de montagne, parfaitement immobiles et paisibles, dans lesquels personne n'aurait jamais jeté la moindre pierre, pas même un gravier de doute ou de douleur. En le regardant, je voyais tout ce que j'avais perdu. Cette capacité à voir la beauté sans chercher l'embuscade, à admirer la lumière sans craindre l'ombre qu'elle projette.

« C'est un mirage, » grognai-je, mes muscles protestant contre la sérénité du lieu. « Un mirage qui nous observe, Sam. Une cage d'or qui nous juge. Ne l'oublie pas. »

Nous entamâmes l'ascension avec une lenteur de pèlerins accablés par leurs péchés. Les escaliers de bois ne semblaient pas avoir été cloués ou ajustés par la main de l'homme. Sculptés avec finesse, ils donnaient l'impression troublante que l'arbre les avait lui-même sécrétés, offrant ses propres flancs pour nous porter. Les marches s'enroulaient en une spirale sans fin autour des troncs colossaux, nous arrachant centimètre par centimètre à la sécurité du sol. Nous montions toujours plus haut, quittant la terre ferme pour une canopée si lointaine qu'elle finissait par se confondre avec le cosmos, là où les étoiles et les lanternes ne formaient plus qu'une seule et même voûte scintillante. À chaque palier, l'air se faisait plus rare et le poids de ma « souillure », ce mot de Haldir qui tournait dans mon esprit comme une aiguille dans une plaie, s'alourdissait sur mes épaules. Ma peau était toujours striée de la suie grasse de la Moria, cette poussière de mort qui refusait de me quitter. Mes vêtements n'étaient plus que des haillons rigides, imprégnés de l'odeur métallique de la charogne et de la sueur froide qui avait coulé lors de notre fuite. Mon âme, surtout, n'était qu'une entaille béante. La splendeur ambiante, ce luxe de paix et de beauté, ne m'offrait aucun réconfort. Elle agissait sur moi comme du sel frotté avec insistance sur une brûlure vive. Plus la forêt devenait belle, plus je me sentais monstrueuse, une erreur de lecture dans un poème parfait. Legolas marchait quelques marches devant moi, sa silhouette élancée se découpant contre l'éclat des *mallorns*. Il se déplaçait avec une grâce si absolue qu'il paraissait presque irréel, une émanation fluide de la sève et de la lumière de ces bois. Il s'arrêta un instant, sa cape effleurant l'écorce d'argent, et se retourna avec une lenteur calculée. Il ne me regarda pas simplement. Il capta l'éclat farouche et inquiet qui brûlait au fond de mes yeux violets. C'était le regard d'une bête traquée, les pupilles dilatées par un instinct de survie que je n'arrivais pas à éteindre, même ici, dans ce sanctuaire où la menace semblait s'être évaporée. Dans ce silence suspendu entre deux marches, je vis dans ses yeux qu'il percevait ma détresse, et cette pitié muette fut la plus cruelle des blessures.

« Ne crains pas la lumière, Alya, » dit-il avec une douceur inhabituelle qui m'agaça plus qu'elle ne me rassura. « Elle ne cherche pas à te brûler, seulement à voir qui tu es vraiment. »

« C'est bien ce qui m'inquiète, Vertfeuille, » répliquai-je avec une pointe d'effronterie qui masquait mal l'angoisse me serrant la gorge. « Je n'aime pas qu'on fouille dans mes décombres. On ne trouve rien d'autre que des cendres sous les ruines. »

Nous atteignîmes enfin la plus haute plate-forme, un vaste espace suspendu dans un équilibre impossible entre la terre oubliée et un ciel devenu souverain. Ici, le firmament ne semblait plus être une voûte lointaine. Les étoiles, vibrantes et féroces, paraissaient si proches qu'un simple geste de la main aurait suffi à les cueillir comme des fruits de givre. Au centre de ce royaume aérien, deux trônes de bois vivant ne semblaient pas avoir été posés là, mais avoir poussé à même la chair argentée du plus grand des *mallorns*, leurs dossiers se fondant dans l'écorce en un entrelacs de racines et de sève. L'air y était d'une rareté extrême, chargé d'une magie si ancienne et si dense qu'il en devenait vertigineux. Chaque inspiration était un supplice de beauté. J'avais l'impression de boire du verre pilé mêlé à de la clarté pure, une substance qui brûlait mes poumons encrassés par la mine. C'est alors qu'ils apparurent, non par un mouvement brusque, mais comme si la lumière elle-même se densifiait pour leur donner forme, surgis d'un poème trop sacré pour être encore chanté par des langues mortelles. Celeborn, le Seigneur des Galadhrim, se tenait là avec une prestance glaciale, sa noblesse s'imposant comme un rempart d'argent. Mais c'était elle, Galadriel, qui capturait l'univers. Elle ne marchait pas au sens où nous l'entendions. Elle glissait sur le tapis de feuilles dorées avec une fluidité spectrale, drapée dans une robe d'un blanc si absolu qu'il en devenait aveuglant pour mes yeux habitués aux ombres de l'exil. Ses cheveux, d'un or liquide qui semblait avoir sa propre volonté, capturaient et multipliaient chaque particule de lumière environnante. Sa présence n'était pas humaine, c'était une force tellurique déguisée en grâce souveraine, une puissance qui réduisait instantanément nos dagues, nos arcs et nos maigres courages à l'état de jouets d'enfants oubliés dans un temple en ruines. Je baissai les yeux, le cou rompu par le poids de son aura. C'était une réaction de survie parce que son regard était physiquement insoutenable. Le contact de ses yeux sur les miens fut une sonde psychique, une effraction silencieuse de ma boîte crânienne qui fit voler en éclats mes derniers remparts. J'avais la sensation atroce qu'elle feuilletait, avec une lenteur méthodique, chaque page cornée et tachée de sang de mon histoire. Elle parcourait chaque cicatrice de mon exil, déterraient chaque pensée impitoyable et chaque désir de vengeance que j'avais nourri depuis que j'avais vu la silhouette grise de Gandalf basculer dans l'abîme. Sous ce regard, je n'avais plus de secret, plus de nom, plus de défense. J'étais mise à nu dans une clarté qui ne pardonnait rien.

« La Communauté est brisée, » dit la voix de Galadriel.

Ce n'était pas un son qui passait par ses lèvres. Sa voix était une résonance d'une nature radicalement différente, une vibration née au cœur même de la conscience qui se propageait en ondes circulaires dans l'espace sacré de la plate-forme. Elle s'insinuait, fluide et irrésistible, contournant une à une toutes mes défenses, glissant sous les verrous de ma volonté et les remparts de ma colère. Je sentis cette présence s'installer directement dans mon esprit, une onde de clarté qui faisait vibrer chaque nerf et chaque souvenir avec la précision d'une corde de harpe que l'on pince. C'était une intrusion d'une douceur terrifiante, un écho venant du fond

des âges qui résonnait contre les parois de mon crâne, rendant le silence extérieur si dense qu'il en devenait presque assourdissant. Dans ce tête-à-tête mental, le monde physique s'effaçait, me laissant seule face à cette volonté qui ne demandait pas l'entrée, mais qui l'habitait déjà.

« Mithrandir n'est plus, et l'ombre s'est installée parmi vous. »

Elle fixa alors ses yeux sur moi, et le monde autour de nous cessa d'exister. Ses iris n'étaient pas simplement bleus. Ils étaient d'un azur insondable, une profondeur marine où des millénaires de sagesse et de douleur semblaient s'être sédimentés. Un silence de mort, lourd et étouffant comme une chape de plomb, tomba instantanément sur l'assemblée. Plus personne ne respirait. Même le bruissement des *mallorns* parut s'éteindre pour laisser place au seul bruit qui subsistait. Celui de mon cœur martelant ma poitrine avec une violence inouïe, un tambour désespéré frappant contre mes côtes comme pour s'échapper. Sous ce regard, mes masques tombèrent les uns après les autres. Elle ne voyait pas la « Princesse des Cendres » que je prétendais être, ni la paria couverte de la suie grasse de la Moria qui offensait ses gardes. Elle plongeait plus bas, là où la lumière ne va jamais. Elle voyait l'Éclat d'Améthyste, cette étincelle brute, violette et farouche que j'avais passée ma vie entière à enfouir sous des couches protectrices de sarcasme et de colère noire. C'était mon noyau, ma vérité nue, et Galadriel le tenait désormais entre ses doigts spirituels avec une délicatesse qui me terrifiait. Puis, quelque chose changea. Ce qu'elle y cherchait, dans les replis les plus secrets de mon obscurité, dans ces zones d'ombres où je n'osais moi-même pas m'aventurer, sembla soudain la faire hésiter. L'espace d'un battement de cil, une fraction de seconde qui, pour moi, s'étira comme une saison entière, je vis un trouble passer dans son regard. C'était un frisson d'incertitude, une ombre fugace traversant un ciel sans nuages. Pour la première fois peut-être depuis des siècles, la Dame de la Lumière ne lisait pas une destinée toute tracée, mais un paradoxe. Elle vit en moi une possibilité, un fil rouge prêt à se rompre ou à se lier, et cette hésitation de la part d'une telle puissance fut plus vertigineuse que n'importe quelle chute dans l'abîme. Dans ce silence suspendu, nos deux destins parurent osciller sur la pointe d'une aiguille d'argent.

« Bienvenue, Alya, » murmura-t-elle enfin.

Alors, pour la première fois depuis que nos bottes souillées avaient franchi les frontières de ce royaume, quelque chose se rompit. Le froid qui m'habitait, ce givre de méfiance et de solitude que Haldir avait entretenu, commença à se retirer. Je sentis, avec une clarté terrifiante, que cette forêt ne cherchait plus à m'exclure ou à me rejeter comme un corps étranger. Elle m'acceptait, mais pas par compassion. Elle me mesurait pour m'utiliser. C'était la sensation d'être une lame brisée, oubliée dans la cendre, que l'on saisit soudainement pour la plonger dans un nouveau brasier, plus blanc, plus féroce encore que le précédent. Galadriel n'était pas un refuge. Elle était l'enclume. Le deuil de Gandalf était toujours là, immense et étouffant, une masse noire qui me pesait sur la poitrine depuis la Moria. Mais sous le regard de la Dame, cette douleur commença à muter. Elle ne s'effaçait pas, elle se densifiait. Ce qui était une faiblesse incapacitante, une plaie qui me faisait boiter, cessait d'être un fardeau pour devenir une nécessité, un combustible indispensable à la machine de guerre que je devenais malgré moi. Galadriel ne soignait pas ma blessure. Elle l'aiguisait. Je savais alors, au plus profond de ma chair, au rythme même de mon sang qui battait différemment, que je ne ressortirais pas de ce



royaume la même personne que celle qui y était entrée. La métamorphose était irréversible. La Lumière avait commencé son œuvre de dépeçage, arrachant un à un mes voiles, mes mensonges et mes protections, me mettant à nu jusqu'à l'os. Elle ne me laisserait aucun refuge, aucune ombre où me cacher pour pleurer. Dans ce tribunal de feuilles dorées, la Dame venait de décréter que mon exil était fini, et que mon utilité ne faisait que commencer.

---

Publié sur [Fanfictions.fr](https://www.fanfictions.fr).

[Voir les autres chapitres.](#)

*Les univers et personnages des différentes oeuvres sont la propriété de leurs créateurset producteurs respectifs.  
Ils sont utilisés ici uniquement à des fins de divertissement etles auteurs des fanfictions n'en retirent aucun profit.*

2026 © Fanfiction.fr - Tous droits réservés